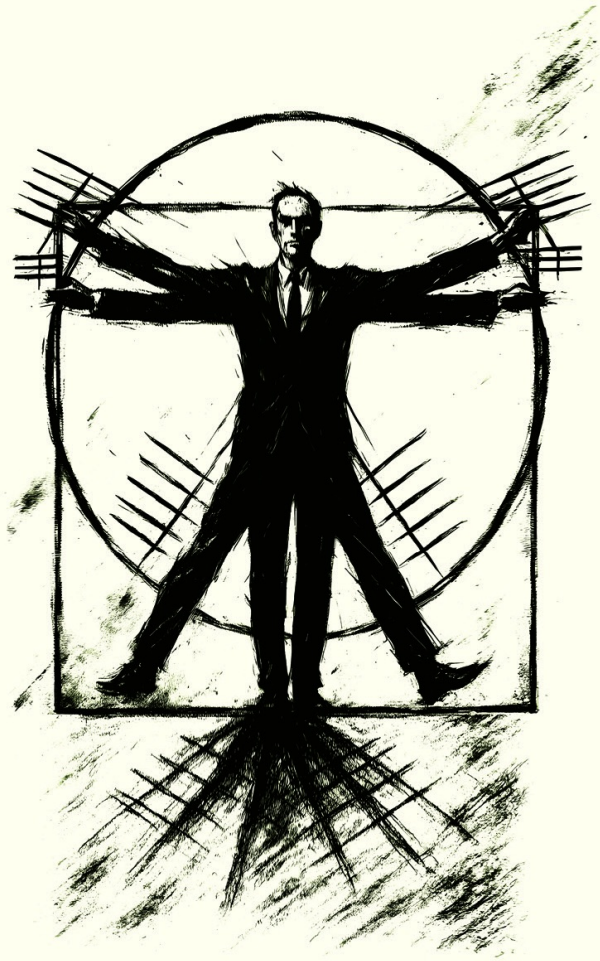


SEBASTIEN CHANTREL

La maîtrise du monde

roman



L'histoire (vraie) du plus gros scandale
de la Vème République

Sébastien Chantrel

La maîtrise du monde

© Sébastien Chantrel, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8568-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est une œuvre de fiction fondée sur des faits authentiques. Il reprend des éléments issus d'archives publiques, d'articles de presse, de rapports parlementaires et de sources historiques disponibles.

L'auteur a conservé les noms de certains personnages et entités, mais a recours à la fiction dans les reconstitutions de scènes, les dialogues ou les motivations prêtées aux protagonistes.

Toute ressemblance avec des faits, pensées ou situations réels non attestés relèverait de l'interprétation romanesque.

L'auteur assume la subjectivité de ce récit comme faisant partie de la démarche littéraire propre à la creative non-fiction. L'auteur n'entend en aucun cas porter atteinte à l'honneur ou à la mémoire des personnes citées, mais proposer une lecture humaine, politique et dramatique d'un épisode réel de notre histoire contemporaine, sans intention de nuire ni de revendiquer une vérité juridique ou judiciaire.

“Quand t’as rien, faut savoir faire illusion.
Et si ça marche assez longtemps,
c’est que c’était peut-être vrai.”

– attribué à Nikola Tesla... ou à un réparateur de télévisions.

1

Italie, Lurano

1959

Tous les matins, c'est la même rengaine, moi, Aldo, 25 ans, la patte folle, je déboule au coin de la rue. Un fantôme qui traîne sa carcasse, un parmi d'autres. Ma sacoche pendouille et les gens, ils me voient même pas, comme si j'existais pas. Je suis là, invisible, perdu dans cette routine, noyé dans l'indifférence générale. La rue principale de Lurano, elle s'étale comme une vieille peau sous le cagnard. Les pavés, des vraies fournaises, et les façades, des vieilles ruines, racontent les vies qui sont parties en fumée.

Dans mon antre d'épaves, l'atelier de réparation, ça sent le métal chauffé, l'étain qui te colle aux narines. L'air est lourd de poussière, de vieilles histoires. Les radios à lampes, les télés mortes, les aspirateurs crevés, tout s'entasse, souvenirs d'un progrès qui file à toute allure et d'un déclin qui rampe sans bruit. C'est là que je les répare, ces vieux machins, entre nostalgie et promesses bidons de modernité. Paumé au milieu de tout ça, je m'affaire avec mes circuits et mes composants. Mes mains, elles savent quoi faire. Elles travaillent bien, elles dansent sur le fer à souder, pour ranimer un vieux poste de radio. Le cuivre, les bobines, ça frétille sous mes doigts. Une maîtrise que j'ai forgée avec le temps, à jongler avec les mystères de l'électronique. Mais derrière la concentration, y'a l'amertume. Avant, je me voyais savant, à révolutionner le monde. La vie, elle m'a trimballé jusqu'à cet atelier miteux, où mes rêves sont tombés en poussière.

Une frustration, une colère contre cette existence qui m'a coincé là. Je me croyais destiné à la grandeur, et me voilà à rafistoler des vieilleries pour des clients fauchés. Pourtant, il y a une satisfaction étrange. Chaque engin que je ranime, c'est ma petite victoire. Voir un vieux poste de radio reprendre vie, c'est gratifiant, même si tout le monde s'en fout. Les jours passent, réparations minutieuses, chaque coup de fer à souder, c'est ma manière de faire la paix avec une réalité amère.

À l'autre bout de la table, mes collègues s'acharnent sur une vieille télé,

plaisantent, causent technique. L'atelier résonne de bruits d'outils et de voix, de labeur et de camaraderie. Moi, je teste le transistor d'un poste de radio, cherchant un signal. Une mélodie nasillarde jaillit des haut-parleurs,

« Sleepwalk » de Santo & Johnny. Pour un instant, je me laisse emporter, mes pensées vers des espérances. Le patron, une gueule cassée, passe derrière moi, encore plus renfrogné que d'habitude.

— Qu'est-ce que tu fous, Aldo ?! J'te paye pas pour écouter de la musique ! Grouille-toi, faut que tu ré pares l'aspirateur de Madame Ubbiali.

*

La pause déjeuner, c'est le seul moment où l'enfer de l'atelier fait relâche, un répit volé à l'ennui étouffant de la journée. Avec Enzo, on s'est dégotté un coin au soleil, perchés sur un muret crasseux de la cour. Enzo, la trentaine boudinée, la face constellée des stigmates d'une acné juvénile virulente, cicatrices d'une absence de conquêtes féminines, est absorbé dans son journal, ses yeux de poisson mort rivés aux nouvelles avec une concentration inédite. Moi, je mâchonne mon sandwich, mes pensées vagabondant au rythme des bruits métalliques et des effluves à la provenance douteuse.

Curieux de ce qui cloue Enzo à son torchon, je me penche un peu. Qu'est-ce qui peut bien fasciner ce gros ? Enzo referme son journal d'un coup sec, comme un piège à rats.

— J'aime pas qu'on lise par-dessus mon épaule, grogne-t-il, ses yeux bouffis toujours fixés sur le papier.

— D'accord, d'accord, pas besoin de s'énervier, dis-je, la bouche pleine.

Enzo, soudain conscient de son excès, finit par rouvrir son journal à ma vue. Il désigne d'un coup de menton un encart publicitaire, l'air de conspirer, ses yeux luisant d'une lueur malsaine.

— Regarde ça ! dit-il, une excitation mal contenue perçant dans sa voix pâteuse.

Je me penche avec sa bénédiction et découvre une publicité minable illustrée

d'un dessin grivois, une femme nue derrière des lingerie transparentes, matée par un type affublé de lunettes énormes, l'air vicieux. Le slogan promet monts et merveilles : « Révolutionnaire ! Les lunettes X-Ray qui permettent de voir à travers les vêtements, incognito ! »

— C'est une invention nouvelle, explique Enzo, ses yeux porcins brillant de convoitise. Des rayons qui traversent les vêtements, tu vois !

Sceptique, je hausse un sourcil, mâchonnant mon bout de pain.

— Ah bon ?

— Oui, c'est du tout neuf ! insiste Enzo, de plus en plus exalté.

Je cherche à calmer l'euphorie de mon collègue.

— T'es sûr que ça marche ?

— Mais oui, c'est garanti, affirme Enzo, la conviction débordante. Si ça marche pas, tu peux les renvoyer et ils te remboursent...

— Des lunettes qui envoient des rayons X à travers les vêtements mais pas la peau... tu y crois toi ?

— Mais oui, c'est sûr, répond Enzo, catégorique. La science, maintenant, c'est sans limite ! Tu comprends pas ?

Je prends mon temps pour répondre, pesant chaque mot.

— Ben... ben...

Enzo, suspendu à ma réponse, attend avec une impatience d'enfant.

— Alors ?!

Je fixe Enzo. Je réalise. Le fantasme est bien ancré, indéracinable. Aucun argument ne peut le démolir.

— Ben... oui, ça pourrait marcher, je cède enfin.

— Bon, j'veis les commander tout de suite ! s'exclame Enzo, refermant son journal avec enthousiasme.

Il me regarde droit dans les yeux.

— Mais Aldo, tu le dis à personne, c'est un secret ! Un secret entre nous et je te les prêterai !

— Oui, oui, c'est notre secret... je réponds, un sourire en coin.

Je regarde Enzo traverser la cour en trombe, l'excitation dans chaque geste, chaque pas. Je mords dans mon sandwich, mes yeux rivés sur sa silhouette balourde, mi-amusé, mi-songeur. Dans cette cour inondée de soleil, avec les bruits de l'atelier en fond sonore, je réfléchis. La force du fantasme dans l'homme, c'est dingue. Ça vous fait gober n'importe quoi, ça enlève toute rationalité. Enzo, lui, il est en plein dedans. La technologie, les gadgets, ça le fait rêver, ça le bouffe. Je mâche mon sandwich, songeur. L'homme, quand il fantasme, il devient fou.

Belgique, Château de Rivieren

1959

La chambre de mon père empest. L'odeur de vieillesse et de médicaments stagne dans l'air comme une malédiction. Le vieux comte Albert de Cardenas, allongé sur son lit, râle son dernier souffle. Ses yeux sont fermés, sa face austère, sa barbe monumentale, une arrogance aristocratique crachée au visage du monde. Ses râles brisent le silence comme des éclats de verre. On est là, tous les trois : ses deux fils, Diégo mon aîné, moi Alain 40 ans révolus, et ma mère, Elysabeth. Elle est enfoncée dans un fauteuil usé, le cœur en charpie, une statue vivante de piété fanée. Ses traits sont sculptés par des années de prières silencieuses, oscillant entre l'espoir mourant et une résignation écrasante. Diego, se penche sur notre père, guettant les derniers murmures inaudibles échappés de ses lèvres exsangues.

Je reste en retrait, spectateur de ce tableau morbide. Albert serre la main de Diego, la tapote avec une affection qui me perce comme une lame. Ce simple geste me rappelle mon statut éternel de déception. Pour Albert, je n'ai jamais été qu'un échec sur deux jambes. Chaque tentative, chaque effort se soldait par un fiasco retentissant. À ses yeux, je souillais la lignée des Cardenas, des hommes forts, des vainqueurs, pas des ratés. Diego incarnait cette fierté. Moi, Alain, je suis la honte, l'opprobre de la famille. Mon divorce n'a fait qu'ajouter une couche à cette disgrâce. Albert ne l'a jamais digéré. Un divorce, c'était l'ultime ignominie.

Je me souviens des regards méprisants, des mots acerbes, des reproches incessants. « T'es pas comme ton frère », « T'as jamais rien réussi », « Même ta femme t'a quitté ». Ces phrases tournent en boucle dans ma tête, comme un disque rayé de mépris. Là, debout, à regarder mon père et Diego, je ressens toute la cruauté de cette indifférence, de ce rejet. Diego se redresse, me jette un coup d'œil, puis me fait signe de prendre sa place.